Document généré le 12 oct. 2024 01:08

Études internationales

Orient-Occident : Origines mythiques d'un couple réel
Orient-Occident: The Mythical origins of a true couple

Thierry Hentsch

Volume 16, numéro 3, 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/701881ar
DOI : https://doi.org/10.7202/701881ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)
1703-7891 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hentsch, T. (1985). Orient-Occident : Origines mythiques d'un couple réel. *Études internationales*, *16*(3), 505–523. https://doi.org/10.7202/701881ar

Résumé de l'article

What the United Nations brought to the International Community during its forty years of life cannot be assessed only by referring to the working of the institution and the success or failures it encountered in dealing with specific questions or crises. The profound and lasting changes in the International Community itself in which it contributed in bringing about must also be taken into consideration. Undoubtedly, the most considerable of these changes, a mutation, in the real sense of the word, was the passage from an international society centered around Europe and North-America in 1945, to a truly world society in 1985, through the process of decolonisation. The United Nations decisively contributed to the spreading of the ideology of decolonisation, to the enactment of an international law of decolonisation and to the use of multilateral diplomacy against colonial powers. Eventually, admission to the United Nations became the visible sign as well as the final step of the attainment of political independence.

Another remarkable new feature of the international society of today, closely related to the preceding one, is the importance of groups of states, like the Seventy Seven and the Non Aligned, acting as pressure groups. This new setting was made possible only with the existence of the United Nations, where "group diplomacy" was able to deploy itself and to make the "power of the number" felt.

Eventually, the whole present diplomatic game, which is played at the level of the world rather than on a bilateral or regional basis in an always growing number of fields, is a product of development of multilateral diplomacy within the United Nations. It is specially true of the so-called North-South dialogue - or confrontation.

The World Organization is now an irreversible fact of international life and a reflection of the present structure of the International Society that it helped to build up. But on the other hand, it is a very novel experiment in a historical perspective. Much is y et to be learned in order to be able to make the best use of the instruments it affords for managing the world community.

Tous droits réservés © Études internationales, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ORIENT-OCCIDENT: ORIGINES MYTHIQUES D'UN COUPLE RÉEL

Thierry HENTSCH *

ABSTRACT — Orient-Occident: The Mythical origins of a true couple

In its view of the world and of history, the Occident indentifies itself very strongly with antique Greece and Rome, fundamentals of its mythical origins. In such a process of identifcation, the Orient acts as contrast, indeed as a political and cultural spurn. Thus, in order for the Occident to keep up its self-image, the Orient must be seen as an antinomy, that is from the time that classical Greek civilization began. Before that, the cultural identity of the Occident can be seen to reach more deeply in history [Sumer, Egypt, etc.], even to the point of considering the ancient Iranian plateau as an indo-european link. Still, as soon as Greece was apprehended in all its splendour, the Orient-Occident conflict began, at first in the form of the Greco-Persian Wars. Later Rome would replace a decadent and orientalized Greece and – still within mythical bounds – would bring about the mediterranean unity in the Occident. It is this particular unity which although already unstable under Roman rule itself, will be shaken by the arabo–islamic expansion during the 7th century; not so much for the "Europeans" of that time as for us, modern Occidentals. It is not possible to understand the couple formed by the Orient and the Occident, nor the occidental perspective which prevails, without first undoing the myths which, even today, cast the Arabs as the destroyers of the mediterranean unity.

Le couple Orient-Occident, fait d'opposition et de vosinage séculaires, apparaît comme une constante de l'histoire méditerranéenne. Cohabitation problématique de deux essences fondamentales qui s'influencent et se brassent réciproquement, dans la paix comme dans la guerre, sans jamais se mélanger durablement. Aussi complémentaires et différentes l'une de l'autre que l'huile et le vinaigre: le mélange peut être savoureux mais la ligne de partage finit toujours par reparaître. Et cette ligne semble avoir existé de tout temps. Tout se passe comme si dès l'antiquité l'Orient et l'Occident étaient engagés dans un face à face épuisant et inépuisable, dont la Méditerranée serait à la fois le centre, la zone de mouvance et l'aire de séparation.

Dès l'antiquité?...

C'est l'ancienneté de cette opposition que je veux interroger ici. Mince tranche de l'immense calendrier des rapports Orient-Occident. Quand ce calendrier débute-t-il vraiment? Quand est-ce que, dans la conscience collective occidentale, l'Orient et l'Occident commencent réellement à s'opposer en tant que cultures distinctes?

* *Professeur au Département de science politique de l'Université du Québec à Montréal.*

Revue Études internationales, volume XVI, n° 3, septembre 1985

Cette simple question de périodisation commande notre vision du couple Orient-Occident et touche à l'usage contemporain que le second fait du premier: en situant les origines de l'affrontement Orient-Occident à une date aussi reculée que possible, l'Occident ne cherche-t-il pas en l'autre le contraste qui lui permet de fonder l'« antiquité » et la continuité de sa propre identité? Projection vers le passé d'une opposition en réalité plus récente. Cliché devenu tellement ancré dans nos habitudes intellectuelles – rares ceux qui, par exemple, questionnent notre identification quasi automatique à l'Athènes de Périclès – qu'il faut le déconstruire pour comprendre *de nouveau* notre apport à l'Orient. D'où la nécessité de départager, autant que possible, le mythique du réel.

Démarcation problématique. Aux origines du couple Orient-Occident, comme tout au long de l'histoire du monde méditerranéen, fiction et réalité s'entrecroisent étroitement. Et plus on remonte dans le temps, plus les sources directes se raréfient, plus il devient difficile de faire la part de l'imaginaire et du réel, plus large est la place que tend à prendre le mythe. Si bien que la dimension mythique du passé le plus reculé vit de sa vie propre et se substitue à une réalité devenue insaisissable. Ainsi la guerre de Troie: aucune découverte nouvelle sur sa réalité ou son irréalité n'est susceptible de modifier la formidable puissance d'évocation de l'épopée homérique, dont les effets agissent encore aujourd'hui sur notre imaginaire. Le mythe remplit dès lors sa pleine fonction explicative: peu importe que cette explication soit juste ou fausse, son pouvoir de représentation s'impose à la mémoire collective et pèse d'un poids réel sur l'avenir. Il contribue ainsi à fonder des comportements en profondeur et, à ce titre, il participe de la réalité.

Telle est donc la part de la réalité qui m'intéresse ici: comment s'articule le « mythe fondateur » de l'opposition Orient-Occident? Sous quelle forme se manifeste-t-il encore de nos jours? En quoi influence-t-il la vision occidentale contemporaine de l'Orient? De l'Orient méditerranéen en particulier. Car le monde de la Méditerranée représente le lieu où ce qu'on appelle aujourd'hui l'Occident et le tiers monde ont eu la plus longue et la plus intense fréquentation. Il est le bassin où se sont forgées les diverses images qui influencent en ce moment encore la perception que chacun a de l'autre. Ces images ne sont pas sans intérêt en cette période de crise économique mondiale, qui est aussi crise de la civilisation occidentale; en cette période où l'Occident s'interroge à nouveau anxieusement sur un Orient qu'il perçoit toujours comme son antithèse, où il est engagé, qui semble lui échapper et dont il craint de trop dépendre pour sa prospérité et sa sécurité.

I – L'APPROPRIATION DU PASSÉ

Quelle que soit l'époque à laquelle on veuille faire remonter l'opposition Orient-Occident, ses deux pôles n'ont pas le même âge et les Occidentaux que nous sommes doivent bien commencer leur enquête par un pélerinage aux sources, auprès des premières grandes civilisations de l'Asie de l'Ouest et de l'Égypte.

Avant Homère (VIIIème siècle av. J.-C.) et même jusqu'à l'ère classique athénienne (Vème siècle), c'est dans le croissant fertile, du Tigre au Nil, que l'Occident moderne puise nécessairement ses principales références culturelles. Et

pour cause: en Mésopotamie, les Chaldéens, dont la civilisation remonte au quatrième millénaire, calculent le cours des étoiles, les cycles lunaires et solaires, divisent l'année en 360 jours, inventent une numérotation suivant le « principe de la notation de position »[1] (qui est le nôtre aujourd'hui, mais que Rome n'a pas su reprendre). Les Égyptiens réalisent des tours de force architecturaux dont certains aspects nous échappent encore. Babylone, avec le code Hammourabi (XVIIIème – XIXème siècle av. J.-C.) inaugure le droit, « avant Rome et la Chine », remarque René Grousset, qui insiste sur l'« antériorité reconnue » des « civilisations de la Méditerranée orientale et du Proche-Orient ».[2]

De ces civilisations jaillit déjà « la grande poésie des sémites, secouée dès l'origine d'un frisson sacré ». L'épopée de Gilgamesh, « peut-être le plus ancien poème épique de l'humanité », annonce Job et Prométhée:

> C'est la gloire éternelle du génie sémitique d'avoir, dès l'origine, posé avec une telle acuité, une telle âpreté, une telle violence, le problème du mal et celui de la destinée humaine, c'est-à-dire, finalement, le problème métaphysique tout entier... Et déjà (au troisième millénaire) le frisson pascalien de l'homme devant la destinée, devant « le silence éternel de ses espaces infinis », déjà toute l'angoise métaphysique.[3]

Perspective longue, vertigineuse, où l'Occident trouve d'un coup une profondeur impressionnante. Gilgamesh, Job, Prométhée, Pascal, les jalons sont posés: le génie sémitique et le frisson pascalien se font écho à travers les millénaires et tracent le trajectoire qui, de l'Orient premier, en passant par le judaïsme et la Grèce, mènerait jusqu'à nous. Expression de l'universel humain, l'angoisse métaphysique, que l'Occident considère par ailleurs comme une des conquêtes philosophiques de sa modernité, est ici le pont qui nous relie aux Origines. Bien plus que du génie sémitique lui-même, l'exaltation qu'on peut éprouver provient de la filiation qu'on établit avec lui: sa « gloire éternelle » rejaillit sur nous, qui en redécouvrons toute la grandeur.

Établir l'antériorité de ce génie, dans cette perspective, c'est s'assurer d'une certitude quasi existentielle: il faut que la civilisation ait une origine quelque part, du moins une origine privilégiée à laquelle et de laquelle nous puissions participer. Ce n'est pas par hasard que George Deniker, disciple et continuateur de Grousset, dit de la Chine, candidate à une ancienneté redoutable mais moins bien connue de nous, qu'elle « se présente à nous à l'extrémité du continent eurasien, comme un bloc massif et isolé » et que « son humanisme si particulier s'est élaboré en vase clos »[4]. Façon d'enfermer ce qui est aujourd'hui le quart de l'humanité dans une gigantesque parenthèse en situant sa culture, si remarquable qu'on la juge par ailleurs, en marge du courant universel qui sourd en Asie occidentale pour féconder l'Europe. Cette marginalité n'aurait-elle pas quelque rapport avec le fait que la Chine n'a jamais été colonisée en profondeur par l'Occident? En tout état de cause,

1. Philippe WOLFF, *L'éveil intellectuel de l'Europe*, Paris, Seuil, 1971, p. 93.
2. René GROUSSET et George DENICKER, *La Face de l'Asie*, Paris, Payot, 1955, p. 7 et p. 11.
3. *Ibid*, pp. 13-15.
4. *Ibid*, p. 233.

il reste certain que la filiation de la culture occidentale avec la Chine serait plus difficile à établir qu'avec le « Proche-Orient » ancien.

Il n'en va pas tout à fait de même avec l'Inde, longuement colonisée, où l'Europe peut puiser quelques éléments culturels inscrits, entre autres, dans la vaste parenté linguistique indo-européenne. Malgré l'isolement relatif du sous-continent indien, on trouve sans trop de peine à le relier au monde méditerranéen par l'Iran, à travers « les passes indo-afghanes » du nord-ouest. « C'est par là que l'histoire de l'Inde se rattache à l'histoire universelle »[5]. Liaison indispensable, par laquelle l'Iran est appelé à jouer un rôle clé dans la mythologie de nos origines.

L'Iran, en effet, serait comme un morceau d'Europe en Asie. Passant de la Mésopotamie au plateau iranien, Grousset constate, non sans laisser percer un certain soulagement:

> En quelques étapes, dans l'air vivifiant des hauteurs, nous sommes repassés d'Asie en Europe. Et comme les arbres et les plantes, les hommes aussi sont de chez nous. Qu'importent les invasions arabes ou turco-mongoles qui, d'époque, sont montées ici de l'Irak ou de la Transoxiane? Qu'importent les occupations, parfois séculaires qui s'en sont suivies? (...) Parce que le plateau caspien, grâce à son altitude, rappelle au géographe le climat de notre Europe, le type physique de l'Indo-Européen (au sens proprement européen du mot) s'est ici merveilleusement conservé, au point de s'être, à la longue, imposé aux minorités allogènes[6].

À point nommé le géographe prête une main secourable à l'historien pour l'aider à sauter par-dessus les siècles et à contourner momentanément l'épineuse question de l'islam. Qu'importe l'histoire, en effet, qu'importent les sédiments successifs qu'elle dépose, du moment qu'on cherche sous la fine poussière du temps l'immanence et la transcendance!

> Peut-être l'explication géographique pourrait-elle être poussée plus loin. N'y aurait-il pas une secrète harmonie entre la pensée iranienne et le cadre où elle se forma? (...) Car l'Iran est un des hauts lieux de la terre où dès l'aube des temps le spiritualisme, d'un vol vertical, s'est élevé vers le ciel.[7]

Dès l'aube des temps, parce qu'« en réalité ce n'est pas à Our que la civilisation-mère de nos civilisations a débuté. C'est à la descente même du plateau d'Iran et sur le territoire iranien actuel, à Suze... ».[8] L'affirmation de cette ancienneté n'est pas sans conséquence pour nous, du moment que « par sa pensée, l'Iran reste essentiellement indo-européen. Ce n'est pas aux vieilles conceptions babyloniennes, c'est à la spéculation indienne la plus haute ou à la pensée grecque la plus spiritualisée que la pensée iranienne, dès l'origine, s'apparente ».[9] Implicitement, le génie sémitique passe au deuxième rang, tandis que monte une aurore indo-européenne antérieure qui porte déjà la pensée grecque dans ses limbes.

5. *Ibid*, p. 134.
6. *Ibid*, p. 70.
7. *Ibid*, pp. 70-71.
8. *Ibid*, p. 67.
9. *Ibid*, p. 69.

La division de l'Asie de l'Ouest antique entre Sémites et Indo-européens demeure pour le moins sujette à caution.[10] Comment l'Iran du quatrième millénaire peut-il être « indo-européen », sinon en vertu d'une symbolique mythique? Qu'est-ce alors que l'Europe? Ce fantastique anachronisme étonne d'autant plus que, dans un ouvrage antérieur consacré à la question d'Orient, Grousset fait remonter le clivage Asie-Europe aux guerres médiques (Vème siècle av. J.-C.)[11], soit deux siècles à peine après Zoroastre, symbole du spiritualisme qui caractérise l'Iran essentiel. Le « pays des Aryens » se serait-il « orientalisé » entre temps? C'est ce que pense Grousset, et d'autres avec lui: Xerxès représente l'antique lieu commun du « despotisme oriental »[12]. Que s'est-il donc passé après deux millénaires d'iranité indo-européenne, pour qu'en moins de deux siècles le Mède symbolise l'Asie contre l'Europe? Tout simplement, l'entrée en scène de la Grèce classique, la montée d'Athènes.

Avant la Grèce, force est de chercher l'héritage européen ailleurs, au plus profond de l'antiquité iranienne. Mais avec l'épanouissement de la civilisation hellénique cette nécessité disparaît: l'Iran peut perdre son caractère européen et se fondre dans l'Asie, la distinction Orient-Occident peut commencer. Doit commencer, puisque dès lors l'appropriation de la Grèce par l'Europe non seulement suffit à combler le besoin de profondeur historique que l'Occident cherche à donner à sa culture mais lui permet aussi de fonder contre l'Asie à la fois l'ancienneté de son identité et, paradoxalement, le caractère universel de sa modernité.

Avec la Grèce, nous franchissons ouvertement le seuil symbolique qui sépare l'Orient de l'Occident. Mais Grousset nous a montré comment imaginer l'Europe inscrite depuis des millénaires au coeur du plateau iranien. Tendance probablement irrésistible dans toute civilisation dominante à ramener l'humanité à soi-même. Cette réduction s'exprime chez Grousset avec une emphase un peu démodée. Depuis la parution de la *Face de l'Asie* (1955), les sensibilités occidentales se sont modifiées au contact de la renaissance politique et idéologique des peuples en instance de décolonisation. Du moins en surface: différence de langage plus que d'attitude fondamentale. Le « tiers-mondisme », en Occident, participe le plus souvent du sentiment de culpabilité que les intellectuels éprouvent devant les stigmates du colonialisme (et ce sentiment déjà reflue) ou traduit le désir d'aller chercher dans l'éveil du tiers monde un espoir qui manque à nos sociétés (et cet espoir est aujourd'hui largement déçu). Bref, la vision occidentale de l'histoire n'en a pas été radicalement changée. Le besoin de légitimer notre « fonction universalisante » (pour reprendre une expression de Denis de Rougemont) demeure si tenace que nous ne pouvons renoncer à retracer notre identité le plus en aval possible du courant de l'histoire. « Homère déjà qualifiait Zeus d'*Europos*, adjectif signifiant 'qui voit très loin' », rappelle de Rougemont; qui semble lui-même emprunter ses

10. Sur la réalité de la division entre Sémites et Indo-européens dans le Proche-Orient ancien, voir Maxime RODINSON dans *Revue d'études palestiniennes*, no 1, automne 1981, pp. 5-6, note 2.
11. René GROUSSET, *L'Empire du levant*, Histoire de la question d'Orient, Paris, Payot, 1949, (3e éd.), p. 22.
12. On trouve ce cliché jusque dans l'*Atlas historique* publié chez Stock, Paris, 1968, p. 41, il y figure même en caractères gras.

yeux au dieu de l'Olympe pour mieux voir les vingt-huit siècles de conscience qu'il prête à l'Europe.[13]

Dans la quête de ces lointaines assises, la Grèce, une fois assignée la place des civilisation antérieures de l'Asie de l'Ouest et de l'Égypte, joue évidemment un rôle central.

II – LA FILIÈRE HÉLLÉNIQUE

L'idée de l'Europe commence par un mythe. Un mythe grec, probablement tissé sur une trame sémitique: la déesse Europé, Océanide aux soeurs innombrables (parmi lesquelles figure Asie), séduite et ravie des terres asiatiques par un blond taureau dont Zeus a pris la forme, vole sur le dos de l'animal vers la Crête pour y être fécondée par son divin ravisseur. On dit aussi qu'un rêve prémonitoire dans la nuit qui précède son enlèvement lui montre « deux terres se disputer à son sujet, la terre d'Asie et la terre d'en face »[14]. Même si, comme l'a dit Hérodote, Europé « n'est jamais venue dans ce pays que les Grecs appellent maintenant (Xème siècle av. J.-C.) l'Europe »[15], on imagine sans peine tout ce qu'on peut tirer de la riche symbolique de ce rapt fabuleux. Elle a de quoi satisfaire pleinement à l'idéologie que l'Occident nourrit sur ses origines et sur son identité: venue de cette Asie des premières grandes civilisations, Europe, choisie entre toutes, est brusquement et délicieusement arrachée de sa terre natale pour recevoir la semence jupitérienne qui transforme et qui prédestine sa descendance à un rôle dominant. Probablement construite pour fonder à la fois la filiation asiatique et la spécificité de la Grèce, l'histoire d'Europe a été reprise par les peuples qui se situaient dans le sillage hellénique. « Une part du globe recevra ton nom »[16], dira plus tard Horace. Et, à son tour, l'appropriation européenne du mythe rejaillit sur son lieu d'origine: la Grèce ne peut qu'appartenir à l'Europe qu'elle a fondée. Ce qui fait dire à de Rougemont que Mycènes déjà représente « la naissance de l'Europe hellénique »[17]. Le mythe a opéré la jonction nécessaire, d'abord entre l'Asie et la Grèce, puis entre la Grèce et l'Europe. Mais dans le premier cas, cette jonction effectue une simple transition, alors qu'entre la Grèce et l'Europe il s'agit d'une liaison durable, enracinée dans une origine commune. Dès ses débuts, la civilisation hellénique contient l'Europe en puissance; d'emblée elle est, face à l'Asie, « européenne ». Elle l'est tellement qu'un Elie Faure peut écrire:

> Il y a beaucoup plus de rapports entre l'art des cavernes de France et l'art grec dans son ensemble, bien que cent ou deux cents siècles les séparent l'un de

13. Denis de ROUGEMONT, *Vingt-huit siècles d'Europe*, la conscience européenne à travers les textes d'Hésiode à nos jours, Paris, Payot, 1961, p. 8. Il est intéressant de voir que le titre cède à la mythologie plus qu'il ne reflète les recherches de son auteur, puisque de Rougemont admet lui-même que l'Europe en tant que conscience de soi comme communauté date, au plus tôt, de la bataille de Poitiers (p. 47).
14. *Ibid*, p. 13.
15. *Ibid*, p. 12.
16. *Ibid*, p. 20.
17. *Ibid*, p. 18.

l'autre, qu'entre ce même art grec et l'art oriental qui le précède à peine, le suit immédiatement ou coexiste vec lui ».[18]

Dans cette perspective, les guerres médiques apparaissent logiquement comme le premier conflit Orient-Occident. Bien avant elles, pourtant, il y a la guerre de Troie. Mais cette ville égéenne n'est pas moins « grecque » qu'Argos ou Mycènes. Pour les auditeurs de l'épopée homérique (particulièrement populaire au VIIème siècle avant J.-C.), les Troyens ne sont pas des étrangers mais des adversaires de même culture, auxquels Homère attribue l'appui d'une partie importante de l'Olympe et dont les héros n'ont rien à envier (hormis la bonne fortune) aux assiégeants achéens. Bref, Troie la mythologique fait trop partie de l'héritage hellénique pour être opposée à la Grèce.

Il en va tout autrement avec les Perses, dont les Grecs se distinguent par la langue et par l'organisation politique: ces guerres médiques mettent en jeu l'indépendance des diverses cités grecques ainsi que leur possibilité d'expansion maritime face à l'immense empire, fortement hiérarchisé, de Darius et de Xerxès. Ces cités n'ont d'ailleurs pas toutes la même attitude envers le grand roi, à l'arbitrage duquel certaines n'hésitent pas à recourir dans les conflits qui les opposent entre elles. Les Perses sont évidemment des « Barbares », c'est-à-dire des non-grecs, étrangers, gens d'une autre nation, d'une autre culture, mais ils font partie du monde familier et civilisé. Si les Hellènes répugnent à se soumettre à l'autorité impériale, s'ils tiennent à leur identité, ils ne méprisent pas la civilisation perse. Dans *Les Perses*, Eschyle à la fois magnifie l'envahisseur (façon pour le vainqueur, il est vrai, de se magnifier soi-même) et oppose en filigrane la démocratie athénienne à la monarchie mède: la victoire de Salamine, comme naguère celle de Marathon, est largement due à la conscience qu'ont les marins et soldats grecs de se battre pour leur liberté, sur leur propre sol, dans leurs propres eaux. « Ils ne sont esclaves ni sujets d'aucun homme », dit le Coryphée pour expliquer leur valeur.

Il n'en faut pas davantage pour faire des guerres médiques le coup d'envoi et le symbole d'une lutte millénaire fondamentale entre l'Europe et l'Asie, et pour admirer dans les succès remportés par les Grecs la « victoire de l'intelligence et de la liberté à l'Ouest sur le matérialisme et le despotisme à l'Est ».[19]

Dans *Les Orientales*, en exergue à son poème sur la victoire de Navarin (en 1827 une escadre anglo-franco-russe y défait la flotte égypto-ottomane) Victor Hugo rappelle la lamentation qu'Eschyle met dans la bouche des Perses après Salamine: « Hélas, hélas, nos vaisseaux, Hélas, hélas, sont détruits! ». La lutte pour l'indépendance de la Grèce moderne fait écho aux guerres médiques. Référence naturelle: l'histoire grecque appartient au patrimoine culturel européen. En délivrant le pays d'Homère et de Phidias, l'Europe restaure son passé. « Au temps de la grande civilisation grecque », écrit André Siegfried en 1943, « le centre de gravité du monde se situait dans la Méditerranée orientale, avec un contact asiatique étroit; mais déjà l'Occident se distinguait de l'Orient et la culture grecque était, au sens où

18. Elie FAURE, *Histoire de l'Art*, L'Art antique, Paris, Le livre de poche, 1964, p. 71, (1ème éd. 1926).
19. Amir Mehdi BADI, *Les Grecs et les Barbares*, L'autre face de l'histoire, Lausanne, Payot, 1963, tome I, p. 12.

nous l'entendons encore aujourd'hui, occidentale ». « Par opposition aux Perses », dit-il encore, « les Grecs de l'antiquité étaient déjà, authentiquement, des Occidentaux; Marathon devrait être, pour nous, un lieu de pélérinage! Je pense que cette affirmation est incontestable... »[20].

Grousset n'est pas moins catégorique. Dans un ouvrage consacré à « l'évolution des frontières – spirituelles et politiques – entre l'Europe et l'Asie », il situe d'emblée cette frontière sur la rive Est de la Méditerranée:

> La première fois que l'esprit européen prend conscience de lui-même, ce fut en Grèce, au Vème siècle avant J.-C. Il se posa en s'opposant aux Asiatiques en ces journées de Marathon et de Salamine, qui, en consacrant la liberté de l'Héllade se trouvèrent avoir assuré pour huit siècles l'independance du génie grec, c'est-à-dire l'apparition de l'esprit européen. Depuis lors, la notion d'une Europe n'a cessé de s'élargir et de s'étoffer, sans que, pour autant, la donnée initiale se modifiât trop radicalement.[21]

Comme si, du Vème siècle à nos jours, cet esprit européen s'était propagé sans rupture d'Est en Ouest de la Méditerranée et l'avait faite sienne. Car selon Siegfried cette mer, dans laquelle « l'humanité trouve sa norme », a beau jouer le rôle de « trait d'union » entre l'Occident et l'Orient « elle demeure quand même occidentale »[22]. À croire que l'avertissement qu'adressait Fustel de Coulange aux philhéllènes du siècle dernier n'a pas été entendu ou très vite oublié. « Ce que nous tenons d'eux et ce qu'ils nous ont légué », écrivait-il à propos des Grecs, « nous fait croire qu'ils nous ressemblaient; (...) c'est presque toujours nous que nous voyons en eux. De là sont venues beaucoup d'erreurs. »[23] Encore qu'en parlant d'« erreurs » on risque de fausser la question, comme si elle se situait sur le terrain de la vérité historique. Il ne s'agit pas de savoir si l'Europe moderne a eu tort ou raison de s'approprier la Grèce, si la filiation qu'elle prétend établir avec elle existe ou non, mais à quel niveau cette filiation s'inscrit. Car son existence est indéniable: elle nourrit la pensée européenne depuis trop longtemps pour ne pas avoir eu d'effets sur notre conception du monde. Mais il faut savoir que c'est la nôtre, et la nôtre seulement.

Pourquoi les Grecs anciens se seraient-ils, eux, situés comme Européens? « L'esprit européen », au siècle de Périclès, ça ne veut tout simplement rien dire. Parlons si l'on veut de l'esprit grec, de l'organisation sociale et politique de la cité – des cités. Et l'on verra que cette organisation varie de l'une à l'autre: ici une oligarchie, là une dyarchie, là un tyran. Souvent, la démocratie athénienne est abusivement projettée sur l'ensemble de la Grèce. De plus, « le modèle » qu'elle nous offre n'a que peu de rapport avec les idéaux de nos démocraties occidentales (si bafoués soient-ils dans la réalité). Nos valeurs ne sont pas toutes les mêmes, il s'en faut de beaucoup. Mais l'éclat du Vème siècle athénien nous attire, et l'éblouissement qu'il provoque nous empêche parfois de bien voir. Des affinités imaginaires et flatteuses en naissent: il est normal que l'Europe moderne, au risque de maints

20. André SIEGFRIED, *Vue générale de la Méditerranée*, Paris, Gallimard, 1943, (10e éd.) p. 14 et p. 179.
21. R. GROUSSET, *L'Empire du levant*, *op. cit.*, p. 7.
22. A. SIEGFRIED, *op. cit.*, p. 8 et p. 14.
23. Cité par BADI, *op. cit.*, p. 15.

anachronismes, cherche à se contempler dans le prestigieux miroir d'Athènes. Les différences n'en sont pas moins énormes. Derrière la familiarité de l'héritage classique, se profile un monde qui à maints égards nous est profondément étranger. Il suffit de lire les hellénistes eux-mêmes pour s'en rendre compte.

André Aymard en témoigne, par exemple, avec le regard étonné qu'il porte sur ce qu'il appelle les deux paradoxes de l'antiquité hellénique: l'esclavage et l'insuffisance du recours aux machines. On a longtemps voulu expliquer, voire justifier le premier par la seconde. Or, pour Aymard, c'est l'inverse qui est vrai: c'est la pratique de l'esclavage, solution de facilité, qui a entravé le développement du machinisme, en Grèce comme ailleurs dans l'antiquité:

> Avec une patience infinie, le plus ancien Orient a accumulé les observations empiriques et, s'il s'en est seulement servi pour créer l'astrologie et la magie, la qualité des matériaux dont il disposait méritait mieux que ces fausses sciences. Les Grecs ont été animés du véritable esprit scientifique, et il n'a tenu qu'à eux d'appliquer pratiquement les principes que leur raisonnement leur ont fait découvrir (...) (...) tout était à pied d'oeuvre pour une transformation, progressive et pourtant radicale, de l'existence quotidienne. Mais cette transformation ne s'est pas opérée.[24]

La thèse d'Aymard est évidemment controversée: l'esclavage n'est sans doute pas l'unique ni même peut-être la principale cause de cette occasion manquée. Il ne m'appartient pas de trancher. Ce qui m'intéresse ici c'est la déception de l'helléniste européen devant ce bégaiement de l'histoire. Déception révélatrice d'une différence d'esprit au moins aussi importante que l'empathie de l'intellectuel occidental envers la Grèce. Cet intellectuel regrette l'évident dédain des Grecs devant la science appliquée; il déplore cette gratuité du savoir, au fond si contraire à l'esprit scientifique moderne. Et surtout, il condamne le silence des philosophes sur l'esclavage; il ne comprend pas. N'a-t-il donc pas raison de conclure que, en l'espèce, la Renaissance « a donné un démenti à l'Antiquité dont elle se réclamait »?[25]

En tout état de cause, les affinités que nous pouvons nous sentir aujourd'hui avec la Grèce antique ne nous autorisent pas à mesurer la distance qui pouvait la séparer autrefois de la civilisation perse. Et la meilleure façon d'évaluer cette distance nécessairement subjective, c'est encore d'aller voir comment les Grecs eux-mêmes se situaient par rapport au reste du monde connu, notamment par rapport à l'Asie et à l'Europe.

Rappelons pour commencer que l'Europe, à cette époque, n'existe pas en tant que concept historique. Hormis la référence mythologique à Europé, il s'agit pour les Grecs d'une notion purement géographique. Hérodote (Vème siècle av. J.-C.) en parle comme d'une « région nordique assez mal distinguée de la Scythie, qui est la plaine russe »,[26] dont la Grèce, de toute évidence, ne fait pas partie. À noter qu'elle

24. André AYMARD, Postface à *l'Histoire générale du travail*, tome I, *Préhistoire et Antiquité*, sous la direction de L.-H. Parias, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1962, pp. 371-372.
25. *Ibid*, p. 377.
26. De ROUGEMONT, *op. cit.*, p. 38.

n'est pas non plus opposée à l'Asie. C'est dans un passage attribué à Hippocrate (d'une génération plus jeune qu'Hérodote) que Denis de Rougemont, ce grand européen de coeur et d'esprit, trouve « le premier parallèle (ou contraste) connu entre l'Asie et l'Europe ».[27] Il en ressort que cette dernière a un climat plus rude, moins propice à l'agriculture et que, par conséquent, première esquise d'une théorie des climats, ses habitants sont « plus courageux », « plus disposés à l'action », mais aussi « d'un naturel plus sauvage, insociable, emporté »; par contraste avec les gens d'Asie, « pusillanimes, sans courage, moins belliqueux » (notamment parce qu'ils sont « soumis à des Rois ») et qui font preuve « d'un naturel plus doux et d'un esprit plus pénétrant ».

Où se situent les Grecs dans ce tableau? Hippocrate ne le dit pas, mais on trouve une réponse dans la *Politique* d'Aristote (livre VII, chap. VI):

> Les peuples qui habitent les pays froids et les différentes contrées de l'Europe sont généralement pleins de courage, mais ils sont inférieurs sous le rapport de l'intelligence et de l'industrie. C'est pour cette raison qu'ils savent mieux conserver leur liberté, mais ils sont incapables d'organiser un gouvernement et ils ne peuvent pas conquérir les pays voisins. Les peuples de l'Asie sont intelligents et propres à l'industrie mais ils manquent de courage, et c'est pour cela qu'ils ne sortent pas de leur assujettissement et de leur esclavage perpétuels. La race des Grecs, occupant les contrées intermédiaires réunit ces deux sortes de caractère, elle est brave et intelligente. Aussi demeure-t-elle libre: elle conserve le meilleur des gouvernements et même elle pourrait soumettre à son obéissance toutes les nations, si elle était réunie en un seul État.[28]

Pour Aristote, la Grèce ne fait pas davantage partie de l'Europe que de l'Asie. Charnière des deux mondes, elle en réalise la meilleure synthèse possible – comment résister à la tentation de reprendre cette synthèse à notre compte?... La supériorité qui en résulte n'attend que la fusion des Grecs sous l'autorité d'un seul gouvernement pour se manifester. Avec Philippe et Alexandre s'imposera cette force unificatrice et conquérante; mais leur gouvernement sera monarchique à l'encontre des principes d'indépendance et de liberté qui, dit-on, caractérisaient jusqu'alors l'organisation politique des cités grecques. Même si l'on veut voir les premières victoires alexandrines en Asie mineure comme une « revanche panhellénique » des invasions de Darius et de Xerxès, force est de constater qu'Alexandre finit par prendre en charge le système et les ambitions des rois de Perse.[29] Avec lui, affirme pourtant Grousset, « les frontières de l'Europe, englobant d'un seul coup toute l'Asie antérieure, sont brusquement portées jusqu'au-delà de Samarqand et de Lahore, au seuil de l'Asie centrale ». Mais, reconnaît-il, Alexandre et ses successeurs « péchèrent contre l'esprit grec », et leur hégémonie eut « comme conséquence inattendue la pénétration du monde hellénistique par l'esprit oriental ».[30] Alexandre pousse l'« Europe » trop loin et la dilue dans la masse asiatique.

27. *Ibid*, p. 36.
28. Cité par de ROUGEMONT, *op. cit.*, pp. 37-38.
29. R. GROUSSET, *L'Empire du levant*, *op. cit.*, pp. 23-24.
30. *Ibid*, p. 7 et p. 34.

Le mythe européen prend ici des dimensions démesurées. Alors que l'existence même du monde hellénistique indique, pour le moins, que les différences qui séparent les Grecs des Barbares ne sont pas irréductibles, il faudrait voir dans cette symbiose la corruption par l'Orient de l'esprit *européen*. Seule façon d'assurer la continuité sous-jacente de l'affrontement Orient-Occident né avec les guerres médiques: toute baisse de tension dans cet affrontement ne peut être que le produit d'un déclin de l'un ou l'autre de ses pôles. Et si la Grèce hellénistique n'est plus tout à fait la Grèce, si Athènes n'est plus le centre du monde, dont la gravité a glissé vers l'Est, l'Occident n'a plus de champion. À l'Ouest de la Grèce, cependant, monte opportunément une nouvelle puissance pour prendre la relève du combat où l'Europe, dans le sillage d'Alexandre, a bien failli se perdre.

III – LA NOSTALGIE DE L'UNITÉ ROMAINE

Rome a beau prendre à l'Est les éléments essentiels de sa culture et de sa mythologie, comme en témoigne symboliquement *L'Enéide* (par laquelle Virgile lui confirme ses origines troyennes), elle déplace vers l'Ouest le centre de gravité politico-militaire de la Méditerranée qui pour plusieurs siècles va se situer à peu près en son milieu. Déplacement providentiel: « il ouvre au Nord-Ouest méditerranéen, demeuré jusqu'alors à l'écart, abandonné à des peuples à la fois isolés les uns des autres et arriérés »[31], les portes de la grande histoire et corrige l'aberration par laquelle Alexandre a manqué tarir l'Europe dans les étendues orientales.

Chose curieuse, avec Rome, la question de la filiation de l'Europe semble momentanément cesser d'occuper l'esprit des historiens occidentaux. C'est que Rome *est* l'Europe; cette même couleur qu'elle répand peu à peu sur tout le pourtour de la Méditerranée n'a pas besoin d'explications: elle est nôtre d'emblée. À partir d'Auguste, sinon avant, et pour près de quatre siècles, la Mer mérite son nom et paraît accomplir pleinement son destin de creuset unificateur. Cela n'a toutefois rien à voir, dans notre imaginaire occidental, avec une fusion de l'Orient et de l'Occident: « sous Rome », écrit Siegfried, « la Méditerranée devient le centre du monde occidental »[32]. Quant à l'Orient, il est là où il doit être: dehors, au-delà des rives méridionales et orientales du *Mare nostrum*. Aujourd'hui encore, cette image occidentale de l'unité méditerranéenne n'a pas fini de nous hanter; et les multiples fractures qu'elle a subies depuis défigurent à nos yeux le paysage politique unitaire dont Rome nous a laissé la nostalgie.

Comme personne avant ni après eux, les Romains mettent effectivement les peuples méditerranéens en relation organique suivie à travers l'économie impériale qu'ils établissent au profit de la métropole. Par là, Rome tend à effacer les différences qui, au départ, marquent les deux bassins de la Méditerranée (exception faite de Carthage). Différences dans leur niveau de développement (comme on dit aujourd'hui) qui ne seront pourtant jamais tout à fait gommées. Malgré « le

31. André AYMARD et Jeannine AUBOYER, *Rome et son empire*, Paris, PUF, 1954, p. 81.
32. A. SIEGFRIED, *op. cit.*, p. 179.

caractère de prodigieuse exception de l'universalisme romain »[33], le bassin oriental (surtout après la destruction de Carthage) conservera toujours dans l'antiquité une prépondérance économique et culturelle sur l'occidental; prépondérance qui ne fera que s'accroître avec le partage administratif puis politique de l'empire et, dès avant ce partage, avec le déclin de l'Italie, dépouillée d'une grande partie de son pouvoir et de ses marchés au sein même du monde romain.

Car, paradoxalement, c'est sous le signe de l'unité romaine, déjà un peu à bout de souffle il est vrai, qu'apparaît formellement la distinction Orient-Occident, qui aboutit à la séparation de l'empire en deux entités politiques indépendantes à la mort de Théodose (395). Séparation précédée par des divisions administratives qui correspondent à un partage des pouvoirs et des responsabilités entre les Augustes et les Césars. L'Orient du monde romain n'est alors qu'une des quatre régions administratives de l'empire. Mais cette partie orientale est déjà considérée par les empereurs Valérien et Dioclétien (fin du IIIème siècle) comme la plus intéressante: ils la gardent pour eux-mêmes, laissant qui à Gallien qui à Maximien le soin de régir l'Italie. Et lorsque au siècle suivant le grand Constantin aura rétabli à partir de son domaine occidental l'unité administrative de l'empire sous sa seule autorité, il en fixera le centre névralgique à Byzance devenue Constantinople. Certains historiens considèrent d'ailleurs que son règne marque le véritable début de l'Empire romain d'Orient[34]. Et le fait est que, dès lors, l'Italie voit sa régression s'accélérer.

Cette régression et le déplacement vers l'Est du centre économique, politique et culturel du monde romain n'est pas sans rappeler, *mutatis mutandis*, la marginalisation qui affecte Athènes au cours de la période hellénistique. Le glissement vers l'Orient porte atteinte à la fermeté des vertus romaines comme autrefois il avait troublé la pureté du classicisme grec. Écoutons là-dessus les accents qu'utilisait Edward Gibbon (la référence classique par excellence sur le déclin de l'empire romain) pour illustrer le règne de Constantin:

> La mâle fierté des Romains, satisfaits de la réalité concrète du pouvoir (*substantial power*), avait laissé à la vanité de l'Est les formes et les cérémonials d'une grandeur ostentatoire. Mais lorsqu'ils perdirent jusqu'à l'apparence même de ces vertus, dérivées de leur ancienne liberté, la simplicité des moeurs romaines se dégrada insensiblement sous l'effet de l'apparat pompeux (*stately affectation*) des cours d'Asie[35].

Ainsi, le passage à l'Est accentue et accélère la décadence des institutions et des moeurs politiques de l'empire. Quelles sont donc ces vertus romaines en voie de disparition, outre la sobriété des formes du pouvoir, laquelle – il n'est pas inutile de le rappeler – n'empêche ni les assassinats politiques, ni la guerre civile ni la démagogie, ni toutes sortes d'autres crimes et d'entorses à la légalité de l'oligarchie sénatoriale? Ce sont évidemment le réalisme, le pragmatisme, le sens de l'organisa-

33. *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, tome 2, *Genèse d'un empire*, sous la direction de C. Nicolet, Paris, PUF (Nouvelle Clio), 1978, p. 713.
34. Hélène AHRWEILER, *L'idéologie politique de l'empire byzantin*, Paris, PUF, 1975, p. 13.
35. Edward GIBBON, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, New York, The Modern Library, s.d. (1ère éd. 1776), vol I, p. 521. Tous les passages de Gibbon cités ici et ci-après ont été traduits par l'auteur.

tion militaire et de l'administration des conquêtes; au plan intellectuel, c'est l'oeuvre morale et juridique des élites, lesquelles ne montrent en revanche que peu de goût pour la spéculation scientifique et philosophique, à l'inverse des Grecs. Bons soldats, bons juristes, ingénieurs efficaces des ponts-et-chaussées, organisateurs persévérants empreints d'une volonté universaliste: voilà ce en quoi l'Occident moderne aime à se reconnaître chez les Romains. Mais « l'inertie scientifique », le « despotisme » des Néron et des Calligula, la place des sacerdoces et des superstitions (tellement plus importante que dans les cités grecques), les cruautés du cirque (quel contraste là aussi avec les jeux grecs)?[36] Autant d'aspects plutôt rébarbatifs à nos yeux de la civilisation romaine. En fait, tous les ingrédients de la décadence, singulièrement sur le plan politique, sont à l'oeuvre dans Rome bien avant son transfert à l'Est. Et si celui-ci doit avoir pour effet d'accélérer son déclin, on comprend mal que, la séparation des deux empires accomplie, celui d'Orient résiste tellement mieux et tellement plus longtemps aux invasions que celui d'Occident. C'est peut-être ce qui pousse Gibbon, un peu plus loin dans son livre, à nuancer son jugement. Constantin, ce n'est tout de même pas l'Asie:

> ... bien que les lois fussent violées par le pouvoir ou détournées à force de subtilité (*perverted by subtilty*), les sages principes de la jurisprudence romaine préservaient un sens de l'ordre et de l'équité inconnu des gouvernements despotiques de l'Est[37].

Si, sous Constantin, l'esprit de la Rome classique offre encore une certaine résistance à l'influence délétère de l'Orient, deux siècles plus tard, en revanche, les Byzantins ne méritent plus, sous la plume de Gibbon, qu'un mépris sans nuance pour avoir déshonoré de leurs vices les noms de Rome et de la Grèce[38]. Le règne de Justinien n'est pourtant pas dénué de grandeur. Gibbon, qui doit en convenir, attribue ses éphémères succès militaires aux « vertus romaines » d'un chef de guerre hors-pair: le général Bélisaire est l'exception qui confirme la règle[39]. Au reste, Justinien a beau avoir voulu restaurer l'universalité de l'empire, il a beau avoir fait rassembler dans ses célèbres compilations la somme immense de l'héritage juridique romain, l'héritier demeure indigne.

L'empire de Constantin était-il vraiment beaucoup plus « corrompu » que celui des Antonins ou des Sévères? Était-il nettement plus équitable et mieux organisé néanmoins que ceux, à la même époque, des Perses sassanides et, plus tard, de Justinien? Questions embarrassantes qui appellent forcément des réponses largement subjectives. L'idée de la « contagion » orientale ne date ni de Gibbon ni même du bas-empire: déjà sous la République, Caton le censeur mettait le Sénat en garde contre les conquêtes à l'Est, en raison des effets corrupteurs de la Grèce sur la *virtus* romaine. Si l'on veut dénoncer l'influence de l'Orient, il faut donc remonter plusieurs siècles avant Constantin. Mais la mise en cause de l'hellénisme, même dans sa période tardive, est impossible à l'Occidental qui se réclame du double héritage grec et latin. En réalité, le mépris pour la « décadence » byzantine, les

36. *Ibid*, p. 224, p. 184 et p. 393.
37. *Ibid*, p. 560.
38. *Ibid*, p. 866.
39. *Ibid*, p. 587.

incohérences qui accompagnent sa justification traduisent chez les historiens européens comme Gibbon la déception que provoquent la rupture de l'unité méditerranéenne et le glissement vers l'Est de la civilisation romaine. Ce double phénomène infirme trop l'idée de la continuité dans laquelle nous aimons à nous situer par rapport à l'antiquité greco-latine pour être tolérable. Afin que cette continuité, la « vraie », échoie à l'Occident, il faut que le successeur immédiat, évident de l'*imperium romanum* s'abîme au contact débilitant de l'Orient. Du moment que s'éteint l'âge d'or de l'unité et de l'universalisme romains, l'opposition Orient-Occident ne peut que reprendre de plus belle. Sans doute, au VIème siècle, ni l'Occident ni l'Europe n'existent encore en tant que concept historique. Mais les conditions de leur émergence se mettent lentement en place: sous l'apparence de la barbarie, se préparent les « véritables » héritiers de Rome et d'Athènes.

IV – LA GUERRE DE LA SUCCESSION ROMAINE

Derrière la division de l'empire romain et malgré l'effritement politique de sa partie occidentale, subsiste, à première vue, au moins un élément important d'unité et de continuité dans l'ensemble du monde méditerranéen: la foi chrétienne. Devenu religion d'État avant la partition définitive de l'empire, le christianisme s'est solidement implanté et garde presque partout une structure forte. Tandis qu'à l'Est la religion constitue un instrument de première importance aux mains de l'empereur, à l'Ouest l'Église parvient à survivre et à se consolider malgré et même à travers les grandes invasions; à travers elles, dès lors que les envahisseurs comme les Goths et, plus tard, les Francs embrassent le catholicisme, auquel demeure lié le prestige que Rome garde au plan symbolique. Bien que les barbares aient repris et prolongé maints aspects des institutions et des moeurs romaines, l'Église représente probablement ce que l'empire laisse de plus vivace derrière lui sur les plans structurels et idéologiques. Suite à l'éclatement politique de la Méditerranée occidentale, la hiérarchie catholique romaine jouit d'une indépendance que n'a pas le clergé byzantin et constitue l'unique autorité centrale du monde occidental. Il n'est donc pas étonnant que la Rome de la papauté ne tarde guère à vouloir s'affirmer comme la capitale spirituelle de la chrétienté toute entière, comme le véritable dépositaire de la grandeur et de la mission de l'empire romain. En cela, elle ne peut que se heurter aux ambitions du « césaropapisme »[40] byzantin, qui de son côté, même après l'échec des glorieuses campagnes du règne de Justinien, n'a pas renoncé à restaurer sous son hégémonie l'unité de la Méditerranée et l'universalité de l'empire[41]. Autour de cette question de succession se cristallise ainsi au sein même de la chrétienté un premier conflit Orient-Occident. Un conflit dont les enjeux se font encore sentir dans l'historiographie européenne contemporaine.

Qui de l'Orient ou de l'Occident peut le plus légitimement prétendre à l'héritage romain? Cette dispute entre Rome et Byzance s'est prolongée jusqu'à nous. Alors que l'empire d'Occident « succombait aux barbares » écrit aujourd'hui

40. Edouard PERROY, *Le Moyen Age*, Paris, PUF, 1955, p. 34.
41. H. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 18 et p. 39.

Hélène Ahrweiler, « l'empire d'Orient devient dorénavant le bastion de la chrétienté et le refuge de la culture gréco-romaine »[42]. Refuge bien précaire, si l'on se rapporte au sévère jugement de Gibbon! Mais il ne suffit pas de flétrir l'inaptitude de l'Orient à conserver les vertus romaines. Encore faut-il montrer que l'Occident ne les laisse pas mourir, que les peuples barbares les gardent en veilleuse pour des jours meilleurs. On minimisera donc les conséquences à l'Ouest des grandes invasions: « de quelque côté qu'on l'envisage », résume Henri Pirenne, « la période inaugurée par l'établissement des barbares dans l'Empire n'a (...) rien introduit dans l'histoire d'absolument nouveau »[43].

Pirenne a bien fait de mettre en question la brusquerie et la profondeur des bouleversements apportés par les grandes invasions, parce qu'il obligeait les historiens à un nouveau regard. Exercice rarement stérile dans un domaine où les grandes vérités sont souvent réversibles parce que plurielles et contradictoires. Mais ce n'est pas tant le renversement effectué par Pirenne (à maints égards accepté aujourd'hui) qui m'intéresse ici que son acharnement à le démontrer.

Comme s'il fallait à tout prix établir une continuité de Rome aux Mérovingiens, pour présenter, par contraste, l'avènement des Carolingiens comme correspondant à une période de « cataclysme »[44]. Paradoxe: avec l'empire carolingien, avec la consécration romaine de Charlemagne – événements que Gibbon qualifie comme signifiant la « restauration de l'empire romain », comme établissant « le lien qui compte dans l'histoire ancienne et moderne, civile et ecclésiastique »[45] – avec cette reconnaissance, donc, interviendrait la véritable rupture vis-à-vis de l'antiquité romaine? Rupture, effectivement, dans la mesure où ce nouvel empire d'Occident, malgré sa courte durée, peut être perçu comme une première manifestation de l'Europe en tant que conscience historique. Non pas tellement face aux incursions sarrasines, comme le veut de Rougemont[46], mais en opposition à l'*imperium romanum* de Constantinople. La « titulature impériale » que Charlemagne s'arroge avec l'appui du pape constitue selon Ahrweiler « la première fissure importante au sein de la chrétienté »[47]. Même si l'empereur de la nouvelle Rome finit par octroyer en échange de concessions stratégiques le titre de « basileus » à celui qui est allé chercher sa consécration dans l'ancienne Rome, il ne considère pas Charlemagne autrement que comme un grand aventurier barbare. L'écart de civilisation entre les deux empires est énorme.

De toute évidence, la question centrale pour la plupart des historiens qui travaillent sur cette époque est, sous une forme ou sous une autre, celle de l'unité méditerranéenne. Que la perte de cette unité résulte de la lente dérive de l'empire romain et de l'action des forces économiques, politiques et sociales qui aboutissent à la division durable de la chrétienté ou que la rupture du monde méditerranéen lui soit infligée brutalement de l'extérieur, là réside l'enjeu des thèses que Pirenne met

42. *Ibid*, p. 16.
43. Henri PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, Paris, Félix Alcan, 1937, p. 123.
44. *Ibid*, p. 90.
45. E. GIBBON, *op. cit.*, vol III, p. 21.
46. De ROUGEMONT, *op. cit.*, p. 47.
47. H. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 40.

tant d'ardeur à défendre. Ce qu'il s'agit de savoir, au risque d'occulter le sens et la portée du grand schisme de la chrétienté, c'est qui des envahisseurs nordiques ou des envahisseurs du sud sont les vrais fossoyeurs de l'espèce de legs indivis que Rome avait laissé à l'ensemble de la Mer intérieure. Ainsi, la fin de l'empire romain ne fait pas que poser la question de sa succession (que l'Occident moderne, jusqu'aujourd'hui, a généralement résolu à son avantage); elle sollicite également des réponses quant aux causes qui provoquent la destruction de cet héritage sur plus de la moitié du pourtour méditerranéen. Et si Pirenne oppose avec opiniâtreté la continuité mérovingienne à la fracture carolingienne, c'est qu'il faut préparer l'entrée en scène, décisive, de l'islam et de l'expansion arabe.

V – LE MYTHE DE LA RUPTURE

Les Arabes seraient en effet les responsables de la rupture décisive qui se produit en Méditerranée au VIIIème siècle. Non seulement leur fulgurante expansion réduit « à la seule Europe le territoire de la chrétienté mais encore est-elle la cause du grand schisme qui allait définitivement séparer l'Occident de l'Orient »[48]. Elle influe en effet de façon radicale sur l'évolution interne du royaume franc: en coupant la mer en deux, en lançant des raids contre ses côtes septentrionales, les Sarrasins « embouteillent » l'Europe carolingienne, lui interdisent le commerce au loin et la poussent vers le Nord. Le déclin du commerce, diminuant les revenus du trésor royal, obligent les Carolingiens à utiliser la terre comme moyen de rémunération et confère à l'économie une forme terrienne beaucoup plus marquée qu'auparavant[49]. D'où le titre un peu surprenant du livre où Pirenne expose ses vues, *Mahomet et Charlemagne*: sans le premier, le second est « inconcevable »[50].

La croissance et l'essor de l'islam constituent effectivement une chaîne d'événements d'une portée immense, dont les conséquences, treize siècles plus tard, n'ont pas fini de se faire sentir (par comparaison avec un christianisme passablement essoufflé, pour ne mentionner que l'aspect religieux des choses, l'islam demeure aujourd'hui extrêmement vivace). Et la thèse de Pirenne est séduisante. Elle a notamment le mérite de mettre en relief l'importance des interdépendances: l'Europe ne s'est pas faite à l'abri des secousses et des pulsions extérieures. En ce sens, le relatif isolement dans lequel les invasions arabes contribuent à placer l'empire de Charlemagne constitue peut-être une étape de repli nécessaire au renouveau que le moyen âge européen connaîtra trois siècles plus tard. Telle n'est guère pourtant l'optique dans laquelle Pirenne me semble se situer. Plutôt qu'un éventuel stimulant, l'islam apparaît chez lui comme une irruption fâcheuse, comme une interrup-

48. H. PIRENNE, *op. cit.*, p. 191.
49. *Ibid*, pp. 163-173. Encore faudrait-il montrer que c'est réellement l'impossibilité que les Arabes font aux Carolingiens d'accéder à la mer qui détermine cette nouvelle orientation économico-politique. Or Pirenne admet que Charlemagne aurait pu profiter de la protection que lui demandait Venise pour se constituer une puissance maritime, et il constate qu'« il n'en profita point » (p. 156).
50. *Ibid*, p. 210.

tion du destin unitaire de la Méditerranée, dont l'histoire est désormais « dévoyée »[51]. Cette mer que Pirenne désigne ailleurs comme « essentiellement européenne » à un moment (XIème siècle) où il peut se réjouir de la voir qui « se rouvre à la navigation occidentale »[52].

Ce retour de la *Mare nostrum* à son « essence » n'est pourtant pas intégral, ne le sera jamais. Au VIIIème siècle, quelque chose d'irrémédiable s'est produit:

> Avec l'Islam, c'est un nouveau monde qui s'introduit sur ces rivages méditerranéens où Rome avait répandu le syncrétisme de sa civilisation. Une déchirure se fait qui durera jusqu'à nos jours. Aux bords de la *Mare nostrum* s'étendent désormais deux civilisations différentes et hostiles. Et si de nos jours (1935) l'Européenne s'est subordonnée l'Asiatique, elle ne l'a pas assimilée[53].

Même la colonisation, même l'écrasante supériorité matérielle de l'Occident – saluons au passage cette clairvoyance – ne peuvent effacer ce que l'expansion arabe a fait douze siècles auparavant. C'est dire la profondeur du regret. L'Européen reste inconsolable de la perte de cette unité méditerranéenne qu'il revendique comme sienne. Peu importe ici à qui, des barbares germaniques ou des envahisseurs musulmans, revient effectivement la plus grande part dans cette « perte ». Le réel et le symbolique sont trop étroitement mêlés pour qu'on puisse les distinguer avec profit. Nous voyons ici un événement très tangible prendre la tournure non moins formidable d'un mythe fondateur: à des siècles de distance, Pirenne vit la rupture méditerranéenne avec une intensité révélatrice de l'impact et de la signification qu'elle a prise après coup dans l'imaginaire occidental. Plus intensément, à coup sûr, que ne l'ont vécu les contemporains de Charlemagne.

Pour ces derniers, les Sarrasins ne sont que des ennemis parmi d'autres, et pas les plus préoccupants de tous. Charlemagne manifeste davantage de détermination et de continuité dans ses luttes contre les Saxons et contre ses corrégionnaires lombards que contre l'émirat ommeyade de Cordoue. Ses expéditions relativement limitées au sud des Pyrénées ont été magnifiées après coup par la légende, tout comme l'a été l'importance de la bataille que son grand-père Charles Martel a remporté près de Poitiers (un épisode parmi d'autres qui ne marque nullement l'arrêt des expéditions arabes au nord des Pyrénées). En affirmant que « Charlemagne a, presque tout le temps, guerroyé dans la région des Pyrénées »[54], Pirenne cède avec une complaisance surprenante de la part de ce grand historien à la mythologie que la *Chanson de Roland* contribuera, trois siècles plus tard, à ancrer dans l'imaginaire collectif de l'Europe chrétienne. La *Chanson* traduit évidemment bien plus l'esprit de la « Reconquista » espagnole (commencée en 1031) et de la première croisade (1096-1099) que celui de l'époque carolingienne.

---

51. *Ibid*, p. 129: parlant des invasions arabes, Pirenne laisse échapper, « cette force nouvelle qui désorienta le monde et le dévoya »; affirmation qui n'a de sens que par rapport à ce qui serait *le* destin du monde...
52. Henri PIRENNE, *Histoire économique et sociale du Moyen Age*, Paris, PUF, 1969, p. 26.
53. H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, *op. cit.*, p. 132.
54. *Ibid*, p. 139.

De façon générale à cette époque, la perception occidentale de l'islam et des Arabes demeure assez floue. « On se posait apparemment peu de question sur ce peuple » note Maxime Rodinson[55]. Nonobstant les ravages causés à l'Ouest par les incursions sarrasines, ce sont les Byzantins et non pas les Francs qui subissent le plus gros du choc des armées arabes. Constantinople elle-même est assiégée deux fois en quarante ans (une première fois de 674 à 678 et une deuxième de 717 à 718). Ces graves menaces ne suscitent pourtant aucune espèce de solidarité auprès des chrétiens d'Occident, à la conscience de qui n'affleure pas l'idée que la résistance de Byzance « a sauvé l'Europe et sans doute, avec elle, le Christianisme », comme Pirenne croit pouvoir l'affirmer douze siècles plus tard[56]. Cette absence de conscience collective chrétienne ne plaide guère en faveur de la thèse de l'unité méditerranéenne anté-islamique, et on ne voit pas comment attribuer la division de la chrétienté à l'irruption de l'islam. Tout autant sinon davantage que les Arabes, ce sont les Byzantins qui, en cherchant à monopoliser le commerce en Méditerranée orientale, contribuent dès la levée du deuxième siège de Constantinople (718) à « couper le royaume franc de ses liens économiques avec le levant[57].

En résumé, l'expansion arabe, au VIIIème siècle, ne semble pas constituer la préoccupation majeure de l'Occident chrétien. Et si l'on veut, avec de Rougemont, faire remonter aussi haut le sentiment d'une appartenance européenne, dater de ce temps-là l'entrée de l'Europe dans l'histoire en tant que conscience d'elle-même, alors cette conscience occidentale se formerait plutôt contre Byzance que contre Damas, Bagdad ou, même, Cordoue, que l'Occident découvre seulement trois siècles plus tard. S'il faut absolument parler, alors, d'une opposition Orient-Occident, cette opposition – politique, économique et culturelle, plus que religieuse – traverse la chrétienté elle-même. L'opposition Orient-Occident sous la forme islam-chrétienté n'existe pas encore.

Sans doute, en Méditerranée orientale, est apparue une force nouvelle et vigoureuse qui y défie les forces anciennes de la Perse et de Byzance. De cette triple rencontre, grecque, perse et arabe, nait rapidement une civilisation brillante à laquelle l'Europe, plus tard, empruntera plus qu'elle ne voudra jamais l'admettre (à l'exception, bien sûr, de certains érudits). Présenter l'émergence de cette nouvelle civilisation comme un « cataclysme » qui érige « une infranchissable barrière » en Méditerranée « au moment même où l'Europe était en train de se byzantiniser »[58], c'est extrapoler sur la façon dont l'Occident percevra l'Orient et l'islam beaucoup plus tard. C'est commettre le même genre d'anachronisme qu'on a vu surgir à propos de la signification des guerres médiques. Anachronismes qui procèdent tous de la même nostalgie: nostalgie de la Grèce antique et de l'unité romaine laquelle

55. Maxime RODINSON, *La fascination de l'Islam*, Paris, Maspero, 1980, p. 20. Hichem DJAÏT, *L'Europe et l'Islam*, Paris, Seuil, 1978, p. 17, dit à peu près la même chose.
56. H. PIRENNE, *Mahomet...*, *op. cit.*, p. 54.
57. W.H. MCNEILL, *The Rise of the West*, New York, Mentor Books, 1963, Univ. of Chicago Press, p. 488, note 38, qui s'appuie sur Archibald Lewis, *Naval Power and Trade in the Mediterraneen 500-1100*, pp. 89-131. Lewis ajoute que la rivalité franco-byzantine en Italie n'a guère encouragé Constantinople à mettre fin à ces pratiques restrictives. C'est, commente McNeill, "Pirenne's famous thesis upside down". Même réfutation chez PERROY, *op. cit.*, pp. 96-97.
58. H. PIRENNE, *Mahomet...*, *op. cit.*, p. 143.

prolonge sans solution de continuité le rayonnement de la première jusqu'à nous, malgré la rupture qu'introduit l'islam et qui retranche de cette belle continuité une part importante du monde méditerranéen.

L'autre est dès lors et pour toujours investi de la responsabilité de notre déchirure. Du moment que le couple Orient-Occident s'affronte à Salamines pour se heurter à nouveau à Poitiers et à Ronceveau, peu importent les ressemblances qui perdurent en Méditerranée, les symbioses économiques et culturelles qui continuent à s'y produire, les courants que la mer ne cesse de charrier d'un bord à l'autre de ses deux bassins, malgré tout cela, la frontière mythique qui sépare l'Occident de l'Orient en des méridiens et des longitudes variables existe de toute histoire et réapparaît de siècle en siècle jusqu'à nous. Cette dimension mythique des rapports entre l'Ouest et l'Est méditerranéens s'est si solidement constituée à travers l'évolution de la vision occidentale du monde depuis le moyen âge qu'elle domine encore aujourd'hui l'histoire européenne de ces rapports, au point qu'on tend tout naturellement à faire remonter leur origine à une époque où la problématique Orient-Occident telle que nous la posons n'avait tout simplement pas de sens.

Pas de sens alors mais une grande portée aujourd'hui encore, où la confrontation et les tentatives de dialogue entre l'islam et les intellectuels occidentaux, entre les producteurs et les consommateurs d'or noir restent marquées de tant de malentendus, d'ambiguïtés et de peurs refoulées. Ces distortions, ces images séculaires appellent de toute évidence une réévaluation de l'histoire des rapports Orient-Occident en Méditerranée. Cette réévaluation passe par la prise de conscience de la dimension mythique dont est chargé le regard occidental sur l'Orient, et, pour commencer, sur l'Orient ancien. Rien ne montre mieux l'urgence de cette réévaluation que l'exclamation par laquelle Edward Saïd lui-même, critique pourtant impitoyable du regard occidental sur l'Orient, se laisse prendre au piège du mythe:

> L'Asie souffre, mais sa souffrance menace l'Europe: l'éternelle frontière tout hérissée persiste entre l'Est et l'Ouest, presque sans changement depuis l'antiquité classique.[59]

Éternelle, cette frontière ne l'est que dans la mythologie. Si Saïd ne s'était pas laissé emporté par la tradition même de l'Orientalisme qu'il fustige, il verrait que la coupure Orient-Occident ne date pas de l'antiquité ou qu'elle n'en date qu'*a posteriori*. Car en réalité cette fissure, au sens où nous la ressentons aujourd'hui, ne commence que bien plus tard, avec l'émergence de l'Occident moderne.

59. Edward SAÏD, *L'Orientalisme*, l'Orient créé par l'Occident, traduit de l'anglais par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980, p. 280. D'autres passages du livre vont dans le même sens: p. 34 et p. 72.